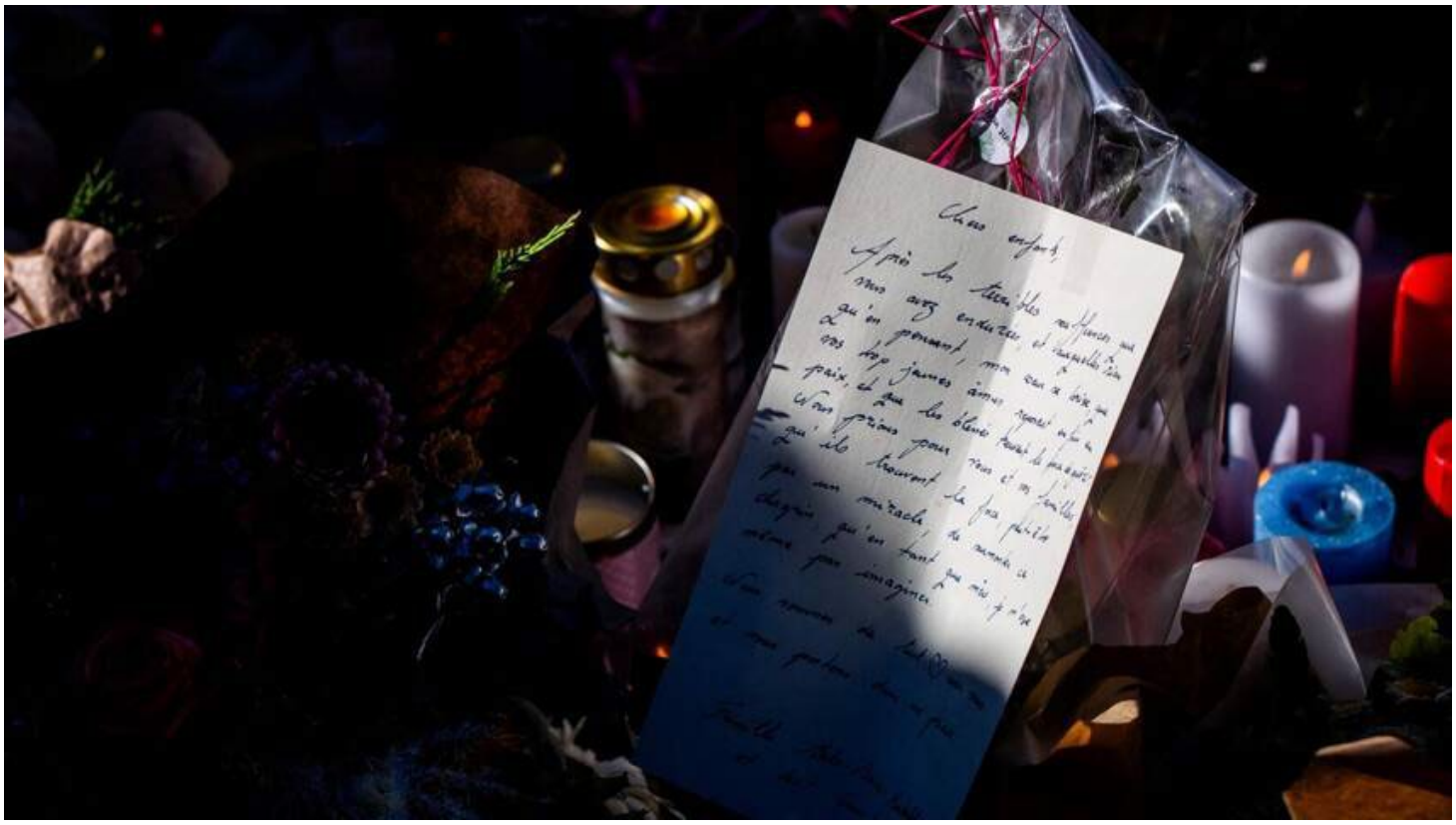
LE TEMPS

Lytta Basset, théologienne: «On ne peut supporter l'horreur que si elle est aussi portée par d'autres»

Après la tragédie de Crans-Montana, de nombreux parents vont entrer dans un douloureux processus de deuil. La théologienne Lytta Basset, qui a perdu l'un de ses trois fils en 2001, rappelle l'importance de la présence des autres et du refus des paroles prétendant expliquer le malheur.



Une lettre déposée sur le mémorial, le 4 janvier 2026. — © MAXIME SCHMID / AFP

Lucas Vuilleumier
Publié le 04 janvier 2026 à 20:21. / Modifié le 05 janvier 2026 à 07:05. 5 min. de lecture

Vingt-cinq ans après la mort de son fils Samuel, qui s'est suicidé à l'âge de 24 ans, Lytta Basset demeure l'une des voix les plus écoutées en Suisse romande lorsqu'il s'agit de penser l'épreuve du deuil d'un enfant. Théologienne réformée, philosophe, auteure de nombreux ouvrages – parmi lesquels *Ce lien qui ne meurt jamais* (Ed. Albin Michel, 2007) ou *Cet Au-delà qui nous fait signe* (Ed. Albin Michel, 2022) –, elle a progressivement déplacé le discours religieux des réponses toutes faites vers une parole incarnée, attentive aux fragilités et aux cheminements singuliers. Choquée par la tragédie de Crans-Montana, Lytta Basset prend la parole à partir de ce qu'elle connaît intimement : l'épreuve de la

perte, le temps long du deuil et ce qui, malgré tout, permet de rester relié aux autres et à soi-même.

Le Temps : Quand vous avez appris la mort de votre fils, qu'est-ce qui vous a permis de tenir dans les toutes premières heures ?

Lytta Basset : Je travaillais à Lausanne quand mon mari m'a appelée. J'ai fait tout le trajet jusque chez nous en hurlant dans ma voiture. Il n'y avait aucune pensée construite. Juste ce cri. Plus tard, les journalistes m'ont demandé si j'avais perdu la foi à ce moment-là. Mais ce n'était pas la question. La seule question était : comment vais-je me lever demain matin ? Comment continuer à respirer ? Ma foi s'est exprimée à travers les autres, le Vivant. Par tout ce qu'ils ont fait pour nous entourer dès la première heure. C'est cela qui m'a tenue.

Qu'est-ce qui, dans ces premiers temps, vous a le plus portée concrètement ?

La présence des autres, vraiment. Leur manière d'être là, parfois sans rien dire. C'est aussi ce qui me touche profondément aujourd'hui quand je vois ce qui s'est passé après le drame de Crans-Montana : ces centaines de personnes venues silencieusement, simplement pour être là, déposer des fleurs, allumer des bougies. Ces gestes-là comptent immensément.

Vous dites qu'il ne s'agit pas de fuir la douleur. Comment avez-vous traversé les moments où elle semblait insupportable ?

La douleur quand on perd un enfant est indicible. Et pourtant, ce sont les humains autour de moi qui m'ont poussée à mettre des mots dessus. Juste après l'enterrement, un rabbin m'a parlé de mon courage. Mais ce n'était pas du courage : j'étais entourée de personnes qui partageaient cette douleur. Parler, encore et encore, m'a permis d'humaniser ce qui était arrivé. Aujourd'hui encore, quand je rencontre des personnes endeuillées, je les invite à parler autant de fois que nécessaire, à revenir sur les circonstances, sur ce qui s'est passé, sur les images qui reviennent. C'est une manière de rendre humain ce qui est profondément inhumain.

Y a-t-il des paroles qui vous ont blessée ou fragilisée ?

Oui. Il y a des phrases qui tombent complètement à côté. « Heureusement, vous avez d'autres enfants », par exemple. Chaque être est absolument irremplaçable. Mais la phrase qui m'a le plus écrasée, c'est : « On ne s'en remet jamais. » On me l'a dite tant de fois, parfois c'étaient des parents qui avaient eux-mêmes perdu un enfant. Ils pensaient me soutenir. En réalité, dire cela à quelqu'un qui vient de perdre son enfant, c'est lui fermer toute perspective. Personne ne sait comment un autre va traverser le deuil.

Comment avez-vous fait face à cette idée-là ?

Un jour, j'ai décidé que je ne laisserais plus passer cette phrase. Que je répondrais : « Est-ce que vous savez, vous, si je vais m'en remettre ? » Curieusement, à partir de cette décision intérieure, plus personne ne me l'a dite. Comme si quelque chose s'était remis à circuler.

La culpabilité est très présente après un drame. Comment ne pas s'y laisser enfermer ?

Les «et si» sont inévitables: et si j'avais su, et si j'avais empêché, et si j'avais fait autrement… C'est encore plus fort quand il s'agit d'un suicide comme pour notre fils, mais cela existe dans tous les deuils. A un moment donné, j'ai entendu intérieurement une phrase très claire : «Ne te donne pas autant d'importance.» Nous ne sommes pas maîtres de la vie et de la mort. Croire que nous aurions pu empêcher ce qui est arrivé, c'est s'attribuer une toute-puissance qui n'est pas humaine. Reconnaître son impuissance, ce n'est pas se condamner : c'est sortir d'une impasse.

Vous évoquez aussi ce que vous appelez le «deuil de la mère parfaite».

La mère parfaite, le père parfait, cela va avec l'illusion de toute-puissance : si je fais tout juste, rien de grave ne peut arriver. Mais aucun être humain ne peut vivre à la place d'un autre, même de son enfant.

Vous insistez beaucoup sur l'importance du collectif. Pourquoi est-ce si décisif ?

Parce que la douleur affecte toutes les dimensions de l'être, elle est fondamentalement solitaire. Comme le dit Boris Cyrulnik, «la perte est individuelle, mais le deuil est collectif». On ne peut supporter l'horreur que si elle est reconnue, portée aussi par d'autres. Les petits gestes sont donc essentiels. Peu après le drame, un coiffeur m'a offert une petite perle au bout d'une chaîne. Ce n'était rien matériellement, mais cela m'a profondément touchée. Dans ces moments-là, il faut apprendre à recevoir.

Comment cela se vit-il au sein d'une même famille, où chacun traverse le deuil différemment ?

Samuel n'a jamais été un sujet tabou chez nous. Mais chacun avait un rapport différent à sa présence. Moi, je passais des journées entières sous la couette. L'un de nos fils a fait l'inverse : il est parti traverser les cols du Valais à vélo. Ce n'était pas une fuite, mais sa manière de survivre. Ce qui nous a sauvés, c'est d'avoir compris que nous n'avions pas à faire notre deuil de la même manière.

Quel regard portez-vous sur la surexposition médiatique dans les drames collectifs?

Il n'y a pas de règle. Certaines personnes ont besoin de se protéger, d'autres non. Personnellement, j'ai vécu une expérience paradoxale via les médias. Quatre mois après l'enterrement de Samuel, je suis tombée sur les images du 11 septembre 2001. C'était un choc immense. Et pourtant, cela m'a remise dans la vie. J'ai pleuré de compassion pour ces inconnus. Cela m'a sortie de l'enfermement dans ma seule douleur.

Vingt-quatre ans plus tard, comment abordez-vous l'existence ?

J'aime dire que j'ai repris pied dans la vie. D'ailleurs, j'aurais eu besoin qu'un autre parent ayant perdu un enfant me dise : «Je suis de nouveau enraciné dans la vie.» A l'époque, cela m'aurait énormément aidée. Aujourd'hui, je sais où est la cicatrice, mais la plaie n'est plus béante depuis longtemps. J'aime la vie, les vivants et le Vivant. Et cela a été très important pour nos autres enfants de voir que nous aimions encore la vie.

Qu'est-ce qu'il est essentiel de s'autoriser après la perte d'un enfant ?

S’écouter. Plus que jamais. Pleurer, se taire, parler, rester couché, partir… Il n’y a pas de bon deuil. Il n’y a que des chemins singuliers. Et surtout: du non-jugement. Laisser chacun traverser cela à sa manière.